HAL
open science

Anthropologies réflexives Modes de connaissance et formes d'expérience

Léa Castanon

▶ **To cite this version:**

Léa Castanon. Anthropologies réflexives Modes de connaissance et formes d'expérience. Lectures, 2018. hal-01958704

HAL Id: hal-01958704

https://hal.science/hal-01958704v1

Submitted on 18 Dec 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Lectures
Les comptes rendus

Marieke Blondet, Mickaële Lantin Mallet (dir.), *Anthropologies réflexives. Modes de connaissance et formes d'expérience*

Léa Castanon

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/lectures/27627
ISSN : 2116-5289

Éditeur
Centre Max Weber

Ce document vous est offert par Université de Rouen – Bibliothèque Universitaire

Référence électronique
Léa Castanon, « Marieke Blondet, Mickaële Lantin Mallet (dir.), *Anthropologies réflexives. Modes de connaissance et formes d'expérience* », *Lectures* [En ligne], Les comptes rendus, 2018, mis en ligne le 19 octobre 2018, consulté le 18 décembre 2018. URL : http://journals.openedition.org/lectures/27627

Ce document a été généré automatiquement le 18 décembre 2018.

© Lectures - Toute reproduction interdite sans autorisation explicite de la rédaction / Any replication is submitted to the authorization of the editors

Marieke Blondet, Mickaële Lantin Mallet (dir.), *Anthropologies réflexives. Modes de connaissance et formes d'expérience*

Léa Castanon

1 Cet ouvrage collectif dirigé par Marieke Blondet et Mickaele Lantin Mallet s'inscrit dans une réflexion plus large menée par ces auteurs et bien d'autres autour de la pratique ethnographique. Issues pour une grande part d'une journée d'étude menée dans le cadre des séminaires de l'EHESS[1], ces contributions interrogent la pratique anthropologique et notamment le rapport que les anthropologues entretiennent avec leur terrain et les enquêtés. L'ouvrage rassemble des expériences de terrains variés ainsi que les questionnements de leurs auteurs avant, pendant ou après l'enquête, autour de ces expériences et de leur mise en récit.

2 Avec cet ouvrage, les auteurs souhaitent illustrer l'importance pour l'anthropologue de prendre en compte et d'analyser les interrelations qui se nouent sur ses terrains de recherche. L'ouvrage invite les chercheurs à ne plus seulement voir les enquêtés comme des interlocuteurs extérieurs mais comme des informateurs, des « *alter ego* » (p. 11). L'analyse de ces interrelations est revendiquée comme une source de connaissance et de savoir qui ne doit plus être négligée mais intégrée complètement au processus d'enquête ethnographique. Ainsi, au travers de plusieurs exemples concrets de terrains, les auteurs décrivent la manière dont ils se sont retrouvés pris dans des interrelations et les conséquences que celles-ci ont induites sur l'orientation qu'a pris leur recherche, sur l'analyse des données ou encore sur le choix, parfois volontaire, d'omettre certaines informations. Cet ouvrage développe une démarche critique sur les différentes formes que peut prendre l'engagement d'un chercheur ou d'une chercheuse durant le processus d'enquête ethnographique.

3 Dans la première partie de l'ouvrage, c'est au travers d'expériences de terrain qu'ils ont menées sur un même territoire, la Nouvelle-Calédonie, mais à des périodes différentes,

qu'Alban Bensa et Manon Capo décryptent, en reprenant les travaux de Jeanne Favret-Saada, la manière dont ils se sont « laissés prendre » par leur terrain et les conséquences de ce *lâcher prise*[2] sur leur recherche. Tous deux ont été immergés dans les systèmes de parentés et sont devenus des acteurs participants de la recherche. Bien que chacun ait vécu différemment ce *lâcher prise*, tous deux ont interrogé leur place sur le terrain et les conséquences de cette posture. L'analyse rétrospective de leur expérience de terrain souligne l'importance de questionner les appartenances multiples que peut endosser le chercheur et qui l'inscrivent, de façon volontaire ou non, dans les rapports de forces déjà existants. Cette première partie met en avant les avantages mais aussi les limites de l'immersion sur un terrain d'enquête tout en montrant la nécessité pour l'anthropologue de requestionner cette place au cours de la phase d'analyse de sa recherche.

4 Les trois contributions de la deuxième partie portent sur des terrains très variés et s'appuient sur une approche compréhensive. En se confrontant à des sujets « aux prises avec la rupture et l'incertitude que peut constituer un événement biographique marquant (maladie, décès, placement socio-éducatif) » (p. 111), les auteurs analysent leurs expériences au travers des récits et des énoncés de leurs enquêtés. Pour ce faire, Claude Grin a poussé son engagement jusqu'à « l'expérimentation méthodologique »[3]. Au cours de son étude sur l'apprentissage de la médiumnité auprès de médiums « expérimentés », elle a engagé ses émotions et ses affects pour « expériencer » cet apprentissage, que l'observation seule ne permet pas de saisir. Ainsi, elle est devenue « partie prenante du dispositif médiumnique pour en apprendre le langage et privilégier à la lecture des représentations celles des interactions » (p. 140). Dans un autre registre, Eric Chauvier décrit finement ses échanges avec une adolescente dans une institution socio-éducative. En relatant son enquête, il invite à réfléchir sur les clivages entre observés et observateurs et préconise d'inclure les enquêtés, non seulement pendant l'enquête mais aussi durant la phase d'écriture. Cette démarche collaborative a notamment pour but d'amener les enquêtés à une forme de réflexivité. C'est également la réflexivité du sujet qui est au cœur de la recherche de Yannis Papadaniel, Marc-Antoine Berthod et Nicole Brzak, qui porte sur les patients atteints de maladies graves. En focalisant le regard sur la transformation des liens entre ces patients et leurs proches, les auteurs analysent la maladie comme vectrice de questionnement et de réflexivité, pour ces malades mais aussi pour les proches qui les accompagnent.

5 La troisième partie de l'ouvrage examine un autre moment clé de l'enquête : la « déprise » ou la « rupture » avec le terrain (p. 188). Cette phase permet aux chercheurs de faire un retour réflexif sur leur parcours d'enquête et peut également être créatrice de savoirs. C'est en effectuant ce retour réflexif que Julie Métais a mis au jour une forme « d'autocensure temporaire » (p. 209) lors de son enquête sur la corruption au sein d'un syndicat enseignant au Mexique. Dans une démarche critique et honnête, sa contribution éclaire la charge subjective que porte l'anthropologue ; une subjectivité dont la prise en compte et l'analyse peuvent être source de connaissance. « Les préférences et préjugés sont ainsi susceptibles d'être travaillés à l'épreuve du terrain selon un processus permanent de construction puis de déconstruction théorique, de rééquilibrages politiques et moraux du rapport à l'observé qui se jouent tout au long de l'enquête » (p. 214). La contribution d'Annabelle Boissier illustre de quelle manière le désengagement du terrain peut donner accès à de nouvelles connaissances. C'est en effet à son retour en France, après une enquête menée dans le milieu artistique tunisien, que la chercheuse a vu son objet d'enquête évoluer. Ainsi, son désengagement du terrain a transformé ses

relations avec les enquêtés et lui a permis de reconsidérer et de réinterpréter ses données. En revenant à une « extériorité d'enquêteur », Annabelle Boissier a pu analyser avec un regard renouvelé l'autocensure des artistes mais aussi la sienne. Cet exemple concret souligne que la rupture ou la déprise face au terrain ne marque pas la fin de l'enquête : bien au contraire, elle peut être l'occasion d'une relecture de ses données ainsi que de sa propre subjectivité.

6 Enfin, la dernière partie, plus théorique, se concentre sur des approches épistémologiques. Bertrand Masquelier, spécialisé en anthropologie linguistique, met au cœur de sa contribution l'approche épistémologique anthropo-linguistique ou sémiotique. Il examine les liens entre le langage et l'intersubjectivité et développe le concept d'*indexicalité*[4]. Dans sa contribution, Bob White propose quant à lui une épistémologie herméneutique comme troisième courant épistémologique, faisant suite aux courants puissants du modernisme et du post-modernisme. Le courant herméneutique considère la réflexivité comme un « instrument du savoir » et le terrain comme un « lieu de relation et de compréhension » (p. 266). Cette dernière partie revient également sur les évolutions de l'anthropologie contemporaine. En décalage avec les précédentes, centrées sur des exemples de terrain concrets, cette partie propose une théorisation pointue, dont la compréhension peut être ardue pour les non-spécialistes.

7 La diversité des contributions mêlant exemples concrets de terrains et théorisation épistémologique incite à la réflexion sur la pratique anthropologique. L'ouvrage invite l'anthropologue de terrain à se questionner sur sa place dans la pratique ethnographique et sur l'importance de prendre en compte l'intersubjectivité ainsi que ses conséquences tout au long de la phase d'enquête, d'analyse et de restitution. « En d'autres termes, les régimes d'engagement de l'anthropologue avant, pendant et après son enquête ne constituent plus un "à coté" de son travail, mais au contraire une trame de questionnement fondamentale de l'exercice de son métier » (p. 12).

8 En alliant des expériences de terrains lointains mais aussi plus proches et quotidiens, l'ouvrage permet au lecteur d'appréhender toute la profondeur d'une enquête anthropologique et les questionnements permanents auxquels fait face le chercheur. Les contributions plus théoriques, bien que plus difficiles d'accès pour les non-spécialistes, éclairent sur les débats et évolutions concernant la question de la réflexivité et de l'intersubjectivité au sein de la discipline anthropologique.

NOTES

1. Séminaires « Ethnographie des subjectivités » et « Réflexivité et construction du savoir anthropologique ».

2. Favret-Saada Jeanne, *Les Mots, la mort, les sorts. La sorcellerie dans le bocage*, Paris, Gallimard, 1977.

3. Waquant Loïc, *Corps et âme. Carnets ethnographiques d'un apprenti boxeur*, Marseille, Agone, 2000.

4. « Le terme d'indexicalité nous servira ici pour insister sur le caractère contextuel et situé de l'expérience (ethnographique), comme des usages du langage qui y sont associé » (p. 252).

AUTEUR

LÉA CASTANON

Doctorante en socio-anthropologie de la santé, DySoLab (E476), Université de Rouen Normandie.